

Pour un renouvellement de l'enseignement secondaire

Les classes terminales

par

J. et M. CHABANNES

Professeur de philosophie
Lycée St-Marc de Brest

I. Le problème

J'ai connu le Lycée il y a une quinzaine d'années comme élève ; je l'ai retrouvé cette année (presque par accident), avec la désagréable surprise de constater que l'enseignement secondaire n'a pas avancé, mais reculé.

Les programmes, pour s'être compliqués, n'en sont ni mieux répartis ni mieux adaptés ; les horaires n'ont pas bougé d'un pouce, l'introduction de l'éducation physique obligatoire au bachelot n'a fait qu'accroître la haine de nos jeunes cerveaux envers cette discipline barbare, et la crainte des refroidissements.

Le régime intra-scolaire n'a pas changé : la part de travail individuel des élèves est de plus en plus minime, et se réduit progressivement à l'absorption quotidienne de résumés « grattés » ; la mémoire répertorielle est désormais l'unique instrument d'un enseignement où la réflexion risque de devenir subversion...

Pour ce qui est de la discipline, j'ai constaté que la paperasse est la même, que les professeurs continuent à se venger de leurs « colles » subies naguère en imposant des pages de copie, des lignes, des verbes... Les efforts de quelques éléments jeunes (d'esprit) pour donner une sève nouvelle à l'ambiance générale, sont minés à la fois par les tollés de l'Ordre des Professeurs, la méfiance des parents d'élèves, et l'atavisme lycéen de la lutte des classes (contre celui qui représente l'Ordre Public).

On entend parfois de jeunes professeurs militer avec violence pour ce qu'ils avaient tant honni voici trois ou quatre ans ; on entend des gémissements sur la discipline mal imposée, sur les mécanismes mal réglés.

On se plaint. On ne fait que se plaindre, sur des sujets administratifs. On dis-

cute un sou du bulletin de salaire (alors qu'on touche parfois le double d'un instituteur, pour la moitié de la responsabilité et le quart de la fatigue). On se mêle à la grève des travailleurs parce que ça fait toujours ça de pris ; on râle contre tout ce qui réunit, contre tout ce qui coordonne, contre tout ce qui dérange l'horaire, et surtout contre tout ce qui cherche à réformer ce pour quoi on râle. Pourtant, un confrère engagé m'a dit un jour : « *Nous n'avons pas besoin de fonctionnaires ; nous n'avons pas besoin de grognons administratifs ; IL NOUS FAUT DES MILITANTS* ».

II. Le travail

Le mieux qu'on puisse dire de cette ambiance, c'est qu'elle n'est pas encourageante.

Et pourtant, il y a tant de travail à faire !

Dès mes premiers cours, j'ai eu l'intuition que la solution est là, devant moi : dans ces jeunes encore pas tout à fait bouchés, auxquels l'adolescence permet de résister encore un peu au conformisme et à l'esprit bourgeois.

Ce n'est que par les classes terminales qu'on peut transformer l'ambiance de l'École secondaire.

Penser que le souci des examens gênera le travail est une erreur profonde. Faire prendre conscience aux jeunes de la responsabilité par rapport à toute la boîte, c'est réduire du même coup la psychose du bachotage plus paralysante qu'efficace.

La hête noire

Mais un gros obstacle se présente à qui veut prendre le taureau par les cornes : l'habitude. Ou, comme je disais récemment aux Philos au cours d'une discussion : la routine qui est pire que l'habitude. L'habitude est encore sous le contrôle de la volonté,

on peut s'en guérir ; la routine est devenue tellement involontaire et inconsciente qu'on finit par la prendre pour un besoin naturel.

La routine lycéenne est un monstre qu'on ne sait trop par quel bout affronter.

Le Lycée a formé pendant six longues années, *les six années les plus importantes de toute la vie consciente*, à coups de « colles » et de zéros, des gars et des filles amorphes. De braves enfants, des fils à papa, ou à Lycée. On a démolie pierre par pierre la personnalité naissante, grâce à un système bien monté de lavage de cerveau collectif.

Exactement le problème du service militaire.

Le lycéen moyen est obéissant, silencieux, studieux, raisonnable, consciencieux, attentif, sans problème.

Bref : il est mort.

Posez-lui une question, il répondra en se levant poliment, dans un très mauvais français, en baissant la tête et en regardant ses camarades par dessous à droite et à gauche (surtout pas derrière) : exactement tous les signes les plus caractéristiques du complexe d'infériorité.

Le lycéen sait (ou ne sait pas) les notions qu'il a eues à enregistrer sous forme de « leçons ». Posez-lui une question qui n'est pas dans le livre, dans ses notes ; cherchez au fond de son crâne bien rempli un lien entre les études actuelles et le « programme » d'une année précédente, ou bien entre les cours de géographie et ceux de littérature, un lien entre des notions apprises à des trimestres différents : en vain. Tout est bloqué. La mémoire du lycéen reste résolument catégorisée, inventorielle, analytique, dispersée, figée, morte.

Faisons le même test avec l'intelligence pratique, avec l'imagination, avec l'esprit de décision, avec la faculté de

jugement personnel. Rien. Pas une seule trace d'éducation de la personne, plus élaborée que celle reçue à l'école primaire.

Voilà. On en arrive à ce paradoxe, à côté duquel on vit sans y faire attention : *des adolescents qui passent la moitié de leur vie à s'entraîner à ne plus vivre.*

L'héritage

Et voilà de quoi hérite un pauvre prof de Philo qui voudrait réagir, faire réagir :

— des élèves figés, passifs, qui attendent tout de vous, et dont l'idéal est le « cours intéressant » où l'on comprend sans peine des notions présentées d'une manière agréable, c'est-à-dire celui où l'on est le plus *passif* ;

— des élèves qui ne savent pas réfléchir, qu'on n'a jamais aidés à comprendre et à rechercher par eux-mêmes ; perdus dès qu'il s'agit de travail personnel, et considérant l'exercice de la réflexion comme une perte de temps ;

— des élèves qui ne savent pas s'exprimer, auxquels il faut arracher des réponses par des questions ; auxquels on n'a jamais appris à discuter, à se bagarrer, à mettre en commun, à parler en public, à mettre une idée sous forme de paroles ;

— des élèves prémunis soigneusement contre la philosophie, comme étant une « matière », parmi les autres un peu plus « rasante », un peu plus abstraite, et par conséquent un peu plus inutile, à laquelle « on » accorde scandaleusement la première part.

La glace à briser

Il faut donc au départ briser la glace, et ce n'est pas une petite affaire. Il faudra savoir accepter une part notable de chahut, ou plutôt de défoulement, surtout à la sortie de certains cours voisins car il ne faut pas oublier que,

à côté de votre effort de démolition, l'œuvre lycéenne continue patiemment à se construire dans les cours des autres matières. Il faudra même savoir quelque fois organiser le « chahut », ce qui d'ailleurs permet de n'en pas perdre le contrôle.

De là au scandale, il n'y a qu'un pas, que bien des confrères ne manqueront pas de franchir. Pour ne pas lâcher pied, il faut être assez fort, ou assez désintéressé, pour ne pas craindre les caballes administratives, ou alors il faut avoir la chance de n'être que de passage, et par conséquent de ne laisser aucune prise à la malveillance.

La glace brisée, il faut savoir aider le tonus, l'ambiance de classe à se maintenir, briser l'individualisme dans l'œuf, et ce n'est pas facile.

Surtout, il faut renverser l'édifice de six années patientes de contrainte et d'esprit administratif, pour obtenir des jeunes le meilleur d'eux-mêmes. Leur apprendre à parler tout haut, à poser les objections à brûle-pourpoint, à faire part à la communauté de leurs à-partés, même les plus hors-sujet.

Tout cela pour créer une atmosphère de confiance collective et de liberté d'expression. La limite du chahut est vite ressentie quand on est dans son état normal, et il est facile de réagir au bon moment. Bien sûr, il y a des jours de fatigue, où l'on peut être dépassé, eh bien, tant pis ! mieux vaut alors le chahut que des vociférations ridiculisantes. Je l'ai appris à mes dépens. Et puis le mieux est d'avoir une vie assez équilibrée et énergique pour être à peu près toujours en excellente forme.

Le point

Maintenant, il s'agit de savoir où nous allons, et quel chemin nous allons prendre.

Où allons-nous ? On va toujours vers

l'avenir, et on avance toujours pour progresser.

Aller vers l'avenir, ce n'est pas non plus dans la tradition secondaire. On apprend à regarder vers le passé ; bien sûr, on va de l'antiquité à nos jours, on suit de classe en classe l'ordre chronologique. Mais il semble que plus on progresse en histoire, et plus on sent ce que c'est que le passé. La profondeur du temps est une notion qui n'apparaît qu'assez tard dans les études.

Je ne dis pas que l'histoire n'est pas importante ; elle est une structure essentielle de la réalité. Mais elle n'est pas la réalité, c'est dans le présent et l'avenir qu'on trouve le réel.

Quand on aborde la classe terminale, il serait peut-être temps de se rendre compte qu'elle débouche dans l'avenir. Jusqu'ici l'on vivait dans la tranquille sécurité que procure cette vie dans un système bien monté, où les années et les jours se succèdent, toujours semblables. Tout à coup, on découvre que c'est fini. Après, c'est l'inconnu.

Voilà le malheur : l'inconnu. Ce qui est la vie de demain, le monde réel, l'existence concrète de l'humanité, présente pour eux le visage d'un inconnu. Souvent idéalisé, vu à travers les concepts et les impératifs de la vie lycéenne, on imagine le monde, inconsciemment, à travers des mots comme : « pion, boîte, prof, coller, sécher, recalé ». On en fait la charpente de la vie hors du lycée, et après le Lycée. Le premier impératif de mon devoir professionnel sera donc le suivant : « faire reprendre conscience à ces jeunes de la réalité du monde hors du lycée, de la vie qui les attend après le lycée, et dans laquelle ils vont avoir à se débattre ; du sérieux des problèmes qui se posent dans la vie quotidienne, et qu'ils devront bientôt résoudre à la hâte, presque sans réfléchir ».

Le progrès

La philo doit donc déboucher sur le monde extérieur et surtout sur la vie à venir *du lycéen*.

Mais on ne marche que pour avancer, sinon on perd son temps.

La philo ne doit pas être une année de stagnation inutile. Le verbiage comme l'érudition sont dangereux à ce point de vue.

Si l'on n'apprend rien de nouveau, il faut s'abstenir. Mais il faut savoir ce que signifie « apprendre ».

La philo, pour moi, c'est une halte où l'on souffle un peu, pour faire le point. L'inventaire du bagage acquis depuis six ans ; où est-on ? où va-t-on ?

La philo comme année de synthèse : pour cela il nous faudra être polyvalents ; toucher à tout, non pas en amateurs approximatifs, mais au contact permanent des spécialistes et des grands maîtres.

Le cours sera avant tout une récapitulation et une organisation des études secondaires : littéraires, artistiques, scientifiques. Ce qui sera nouveau, ce n'est pas la matière, mais la manière de voir les choses. Les éléments nouveaux viendront ensuite, comme compléments indispensables et comme documentation annexe. Psychologie, morale, problèmes sociaux, réflexions métaphysiques, logique, seront présentés non comme disciplines séparées, mais comme un ensemble vivant découvert à partir de la vie concrète.

III. La recherche d'une méthode

Notre chance

Nous avons une chance irremplaçable en philo : les programmes sont assez vagues et assez lâches pour nous permettre une disponibilité maximale aux élèves, et une liberté d'interprétation suffisante. Dans les textes mêmes

des programmes officiels une note annexe précise que le professeur est libre de prendre les sujets imposés dans l'ordre qu'il veut. Les instructions préconisent et même conseillent certaines méthodes actives : exposés, discussions, enquêtes, et même travail en équipes.

Il est délicat de trouver une juste mesure entre la totale liberté d'interprétation et l'obéissance stricte aux programmes. Je pense que ce sont les besoins des élèves qui nous montreront les points essentiels et les points secondaires.

La méthode doit tenir compte du double but des études actuelles, et nous n'avons pas le droit par un quelconque idéalisme de briser l'avenir des jeunes en négligeant l'un d'eux : d'une part le cours doit être utile à l'élève, d'autre part il doit le préparer à un examen important. Les deux, en philo, ne sont pas toujours contradictoires, Dieu merci ! On demande d'avantage à la réflexion et à la maturité qu'à l'érudition. Je pense que des correcteurs d'examens qui se refuseraient à juger ainsi seraient malhonnêtes et injustes. La méthode doit faire leur place à la réflexion individuelle, à la discussion en cercle restreint (plus libre et plus profonde) à la discussion de classe, à la conférence (sur des sujets spéciaux). Elle doit donner à chacun des principes de jugements et de travail personnel, des idées générales, des notions et un vocabulaire propre et précis, une information sur des problèmes actuels, une information sur des hommes, des doctrines, des courants, une information scientifique complémentaire enfin. Le contenu du cours de philo est donc : une culture générale la plus large et profonde possible, organisée et synthétisée en un humanisme ouvert et positif.

Si notre méthode donne aux jeunes

tout cela, on peut aller sans crainte ; ils ne seront pas déçus au jour de l'examen.

L'expérience du lycée St-Marc

Il a fallu un trimestre de brouillard pour arriver à dégager ce qui nous a semblé les lignes directrices fondamentales de la méthode. Je dois dire « nous » parce que cette expérience est l'œuvre avant tout de mes élèves de philo. Après un trimestre peu encourageant et d'ailleurs tronqué de plusieurs semaines, ils ont eu la simplicité de répondre à mon appel en toute franchise, et de me faire une critique objective du cours.

Le second trimestre a pu démarrer sur un autre pied. Les principales critiques faites au travail précédent étaient les suivantes :

1°) Ambiance générale médiocre de la classe.

2°) Etonnement et même déception concernant le caractère scientifique des problèmes abordés.

3°) Aspect historique des problèmes trop détaillé, ne laissant pas assez paraître les lignes générales et les idées-forces.

4°) Excès de dictée, d'où perte de temps.

5°) Manque de discussion.

6°) Dialogue prof-élèves insuffisant.

Noter que certaines critiques, notamment la seconde concernant le caractère scientifique des problèmes, a subi une sérieuse contre-critique de ma part, et même de la part des élèves. Il est évident qu'à l'heure actuelle, on n'a pas le droit — moins que jamais — de se contenter de littérature, de poésie même hautement spirituelle. Il faut y aboutir, mais toujours les poser sur des bases solides. La base de toute connaissance reste l'expérience.

Restait à déterminer, parmi ces critiques, celle qui pourrait cristalliser les

autres, et à partir de laquelle on pourrait envisager une solution. J'ai choisi de me baser sur la cinquième : le manque de discussion. J'ai pensé que c'est à partir de la discussion, en choisissant les thèmes à bon escient, qu'on pourra le mieux bâtir un cours actif où les élèves ont l'occasion de s'exprimer, de frotter leurs cervelles les unes contre les autres, de se forger une opinion.

Mais il est évident qu'une classe de trente à quarante élèves n'est pas le milieu idéal pour que la discussion soit enrichissante. Le nombre complique la discipline collective, au point que l'on en vient à préférer le travail en silence et le cours magistral.

J'ai pensé qu'une ébauche de solution pourrait se trouver dans la constitution, à l'intérieur de la classe de *plusieurs équipes de 5 ou 6* en mêlant autant que possible les origines scolaires, les garçons et les filles, afin d'éviter les clans et de permettre un brassage d'idées maximum.

Le problème pratique du bruit n'en est pas un. En se resserrant autour de deux tables accolées en plusieurs points de la salle, on obtient un regroupement suffisant. N'arrive-t-on pas à faire des réunions de travail fort importantes dans une salle de café? Un minimum de respect des autres, et une discipline collective naturelle s'installe, permettant la discussion sans engendrer le chahut.

Le schéma maintenant classique des sessions et des congrès s'applique alors à merveille à une organisation très rationnelle du cours, et le principe en est le suivant :

1°) *5 jours à l'avance, le sujet général* donné pour une semaine de travail. On le répartit en un certain nombre de problèmes ou d'études particulières ; chaque équipe choisit un seul sujet (ou plusieurs, si elle le désire, quoique

l'expérience nous ait montré que les résultats sont moins valables). Elle se réunit quelques instants pour mettre en route un plan de recherche, chacun ayant un aspect de la question à piocher.

2°) *La semaine de travail communautaire commence par une mise en commun par équipes* des résultats des recherches individuelles (durée : 1 heure).

3°) La seconde partie du travail commun consiste à mettre en lumière les aspects principaux, en discuter dans l'équipe, prévoir les questions ou les objections éventuelles des camarades, chercher des exemples, compléter la documentation, éventuellement distribuer à nouveau des points de recherches particulières (documents) (1 heure).

4°) *La mise en commun générale* commence alors : chaque équipe vient devant la classe (au complet) et expose le compte rendu de ses travaux. Les élèves prennent des notes, posent des questions. Les « spécialistes » répondent de leur mieux. La discussion commence, met en lumière un ou deux thèmes de réflexion à approfondir, qu'on met soigneusement de côté (3 heures).

5°) Chaque équipe ayant donné son compte rendu, va commencer le travail de synthèse, par un *carrefour*. La classe tout entière se réunit (sous la présidence d'un élève, dès que la possibilité se fait jour). On représente et approfondit ensemble les problèmes mis de côté en début de semaine dans les comptes rendus (2 heures).

6°) *La conclusion* est tirée par le professeur dans la mesure où il lui semble important d'ajouter son grain de sel à ce qui a été dit jusqu'ici : mise en valeur de certains aspects, réveil de choses oubliées ou passées sous silence, complément d'information, bibliographie (de 0 à 1 heure).

7°) *La semaine alors peut s'achever sur*

une note plus détendue, une réunion culturelle, une veillée récréative, des bandes sonores, des projections de diapositives, des disques, une conférence, une « boîte à idées »... (1 heure à 2 heures).

Examen critique de l'expérience

Il faut dire que ce projet n'a pas encore été appliqué intégralement.

D'abord parce qu'il s'est élaboré au fur et à mesure qu'il s'est réalisé, un peu improvisé par conséquent. Le principe général est là : mais l'installation concrète des structures nouvelles est loin d'être parfaite. Arrivé trois semaines en retard, j'ai hérité d'un horaire absolument irrationnel pour un cours principal.

Il ne faut pas s'attendre à des résultats merveilleux. Le progrès ne se fera sentir qu'à longue échéance, à partir d'une certaine habitude enrichie d'expériences nombreuses. Plusieurs années y seront nécessaires.

Il ne faut pas non plus s'attendre à un « hurrah » général de la part des élèves. Beaucoup préféreront leurs sages habitudes et leur passivité d'antan. Mais cette passivité amenait un état de choses fondamentalement injuste : les plus doués suivent, retiennent et réussissent sans effort ; les moins doués ne suivent pas et échouent malgré leurs efforts.

Le travail en commun (en équipe surtout) a au moins l'avantage de forcer les gens à donner du leur, à être actif, à chercher des documents, à apporter aux autres quelque chose de sérieux. L'exigence naturelle du groupe est plus efficace que l'exigence imposée de la note et de la récitation. Le travail de préparation a priori du cours est un élément important à ne pas perdre de vue. On apprend mille fois mieux et plus ce qu'on a découvert soi-même, et qu'on a été obligé d'ex-

pliquer à ses camarades. La synthèse théorique suit logiquement l'analyse concrète, et ne doit jamais la précéder. En cela d'ailleurs, nous avons souvent triché ce trimestre.

La méthode socratique reste la seule valable. La philosophie n'est pas d'abord une acquisition de notions nouvelles, mais une organisation nouvelle de choses connues.

Le cours de philo devra s'attacher avant tout à faire réfléchir, discuter, remémorer. A forcer les élèves à revenir sur leurs études passées, revoir leur cours de littérature, de sciences, d'histoire, de géographie. Tout ce qu'il y a d'essentiel à dire est déjà dans l'esprit des élèves ; il faut le replacer dans un ensemble, un humanisme largement ouvert sur le monde actuel. Il faut souvent réveiller ces éléments du fond de la mémoire ou de l'inconscient. Il faut toujours en faire saisir le lien avec la vie quotidienne.

Le monde actuel est un livre de philosophie grand ouvert qu'il faut apprendre à lire. Les documents qu'il faut demander aux élèves c'est moins un florilège de textes historiques (il en faut, les plus importants sont à découvrir et à commenter ensemble), que des choses découvertes au fil des jours. Des faits observés sur le vif, en famille, auprès des copains, au lycée, dans la rue. Des faits sociaux rencontrés, des informations, la radio, la presse, le cinéma, la chanson. Amener des articles de revues ou de journaux, des bandes enregistrées d'émissions de radio, des disques, des comptes rendus de films ou de romans. La vie, toute la vie, doit être amenée en cours, déballée sur la table commune, réfléchie ensemble.

Il faut quitter le lycée académique, distributeur automatique de notions quelquefois dépassées depuis cinquante ans...

Quand je pense que les élèves achèvent leurs études secondaires en sciences physiques sans entendre parler de la relativité, d'Einstein, de De Broglie ; leurs études de sciences naturelles sans qu'on leur dise un mot de Rostand, de l'Abbé Breuil, de Teilhard de Chardin, des grands médecins contemporains !

J'en reviens toujours là : l'éducation doit avoir ses racines dans le Passé, mais son tronc dans le présent, ses branches dans l'avenir.

Et les Sciences-Ex ?

J'ai basé cette année sur la classe de philo, parce que c'est actuellement la seule qui ait le temps. D'ailleurs, je crains que ce soit une des dernières années à ce régime.

J'ai fait une énorme erreur en Sciences-Ex., qui est la cause de mon échec à peu près total dans cette classe. J'ai cru que la classe scientifique serait de mentalité plus positive, plus pratique, plus près de la vie et du réel que la classe littéraire. En cela, je me suis lourdement trompé. J'ai rencontré une classe bien moins homogène, un individualisme navrant, une apathie générale, un niveau de maturité (et aussi d'âge moyen) assez bas, trop à mon sens pour que la philo puisse porter des fruits. Plus une terrible idée préconçue, générale chez les scientifiques, concernant la philosophie et les philosophes en général ; et le cours de philo en particulier. Plus le nombre (40), plus une différence trop grande entre la moyenne des élèves et quelques aînés perdus dans la masse, entre les bûcheurs « forts en thème » et les fumistes.

En plus de cela, l'esprit lycéen poussé à son maximum, besoin des notes pour travailler, chahuts dans le dos, compos truquées, abus de confiance

systématique, poussé à l'inconscience, bref, tout ce qu'ont pu former, dans le cerveau de ces jeunes, six années d'un mécanisme mis en place par Napoléon.

Une chose me sidère : alors que l'enseignement du français conservait la même importance dans toutes les classes, à toutes les promotions, celui de la philosophie semble considéré par les programmes officiels comme plus ou moins important selon qu'on est littéraire, scientifique ou matheux. Quelle erreur ! Quelle absurdité ! Un homme est un homme. La recherche d'un humanisme est aussi importante pour les unes que pour les autres. L'étude de la nature humaine (psychologie, morale), la synthèse scientifique et l'étude méthodologique des Sciences, la réflexion sur les grands problèmes sociaux, philosophiques et moraux de notre époque, et de tous les temps, surtout, ce lien avec la vie actuelle et future, *sont-ils plus à négliger chez un matheux que chez un littéraire ?*

Ne devrait-on pas envisager une méthode et un programme communs, avec la possibilité de rencontres, de veillées, d'assemblées générales, au niveau des classes terminales ?

Un lien existe déjà : le journal, dont les philos sont les initiateurs.

Et le prof ?

Il n'est plus « le Prof ». Je hais cette dialectique du Maître et de l'Elève ; le professeur est un moniteur, un éveilleur, un *catalyseur*. Il n'est plus à son bureau, il est partout, parmi les groupes, auprès de chacun : il guide les conversations, lance des objections ; il pose des problèmes oubliés, aide à faire la synthèse, complète et corrige l'information ; il choisit les sujets de réflexion et d'études, guide le choix des documents, etc...

IV. Les sujets de réflexion

Les principes et la méthode sont maintenant à peu près dégagés. Il faut élaborer un contenu. Quelles vont être les idées directrices, les charnières, les grands sujets d'études à proposer aux élèves ?

Je l'ai dit : il ne s'agit pas d'exagérer l'indépendance par rapport aux programmes. Nous y restons scrupuleusement fidèles quant au contenu théorique. Toutes les matières imposées sont abordées. Mais à elles seules, ces matières peuvent être traitées en une plaquette de 100 pages ou dans une bibliothèque. Où est le milieu ?

A mon avis il faut donner la plaquette de base à tous, et faire pousser davantage les recherches préparatoires dans des directions choisies par les équipes. Il nous faut donc trouver un schéma qui soit à la fois le point de départ des recherches et l'ébauche de la synthèse. Un guide.

J'ai essayé d'en faire un. Il vaut ce qu'il vaut. Il a l'avantage d'être aussi peu abstrait que possible, et d'aller du plus scolaire au plus extra-scolaire.

Le premier trimestre a pour titre

« L'Homme et la Nature »

Il se donne pour but de réaliser une synthèse des connaissances passées, la base d'un humanisme historique, scientifique et moral, et l'ébauche d'une métaphysique de la Nature et de la Vérité.

En termes scolastiques, ces sujets de travaux correspondent aux parties du programme touchant la logique des sciences, la méthode expérimentale, l'histoire des sciences et de la philosophie de la Nature ; l'art, la technique, les problèmes posés par la civilisation industrielle.

Le tout, bâti dans l'ombre des grands hommes du passé et de maintenant : *Aristote, Descartes, Newton, Claude*

Bernard, Einstein, Le Corbusier, Teilhard de Chardin...

Le second trimestre s'appelle « La Nature de l'Homme » et cherche à réaliser une analyse aussi profonde que possible de la nature humaine, des problèmes posés par l'éducation et l'organisation de la société en fonction de l'homme.

Cela correspond à la psychologie (dans laquelle on fera à l'inconscient une place plus large que ne le prévoient les programmes, ainsi qu'à une étude critique des méthodes psychosomatiques modernes) la morale personnelle, la législation individuelle.

Le troisième trimestre aura pour centre d'intérêt la Société et s'appellera « Les Hommes », ou « La communauté ». Il s'agira de découvrir non seulement les grandes doctrines sociales, l'histoire des civilisations et des religions, la sociologie scientifique, mais surtout les problèmes sociaux tels qu'on les rencontre dans la vie quotidienne, dans la rue ou à travers les journaux. Ce sera la base de l'engagement à venir des jeunes.

Théoriquement donc, se placera ici toute la partie sociologique du cours : sociologie générale, économie-politique, législation, morale sociale, philosophie du travail, philosophie de l'histoire et histoire de la philosophie générale, métaphysique des valeurs.

V. Rôle des classes terminales dans l'évolution de l'école secondaire

« Il n'y a qu'une chance de se sortir de la crise actuelle, me disait récemment un confrère, c'est eux » (en me désignant les élèves de la classe de philo).

En effet. C'est seulement par les jeunes qu'on arrivera à transformer l'esprit de l'enseignement secondaire. La responsabilité des classes terminales sur l'ensemble de la boîte est une

chose importante à promouvoir. Il y aura des difficultés, il y en a déjà, mais ça viendra peu à peu. Mais la responsabilité de ces mêmes classes terminales sur l'avenir de l'Education Nationale, voilà un fait non moins important à considérer et à organiser. Les jeunes qui sont là, qui nous font confiance, qui sont encore sensibles à leurs besoins, et à leur insatisfaction, c'est sur eux qu'il faut avant tout tabler. Les profs? C'est une bagarre contre des moulins à vent. Les élèves des petites classes? Dans les mains de qui vont-ils être soutenus et épanouis? Les parents d'élèves? Cela leur est complètement égal! Ils demandent qu'on leur envoie des carnets de notes avec des notes satisfaisantes. Ils demandent qu'on prépare avec succès leurs enfants à des examens. Ils se moquent de l'éducation et de la préparation à la vie. Ils sont même scandalisés quand on en parle. Ils préfèrent la calme neutralité du laïcisme traditionnel. C'est si facile, et si peu dérangeant!

Ma femme et moi avons lancé un appel dans la rubrique des lecteurs d'un journal à très fort tirage, et fort sérieux; il concernait le problème douloureux des queues de classes, de l'inadaptation des méthodes à ce genre de gars et de filles dont l'avenir est bouché. Savez-vous combien de lecteurs ont répondu? Dix, et parmi eux combien de *parents d'élèves*?

Deux.

Il ne nous reste qu'un élément, le seul valable: les élèves des classes supérieures; il faut qu'ils remuent leur lycée: leurs profs, leurs parents, leurs jeunes camarades. Pas en franc-tireurs, mais « dans la légalité » comme on dit: en posant des questions aux profs, en organisant des veillées récréatives, un journal, des matches, des conférences, des clubs; tout cela avec les autorisations les plus officielles et

dans toutes les règles de l'administration. Je sais qu'ils en sont capables. Les quelques bêtises peuvent être réparées sans dommage.

VI. Idée d'un lycée pilote

J'en suis arrivé à la partie de mon exposé qui me tient le plus à cœur. Nous avons la conviction bien sincère que rien ne pourra être fait de sérieux et de définitif dans l'ensemble de l'enseignement secondaire avant trente ou cinquante ans, si l'on se borne à travailler du dedans et patiemment le milieu lycéen.

Les réformes administratives décidées par le gouvernement (car elles ne seront jamais qu'administratives: question de noms, de systèmes, d'institutions) ne transformeront jamais un esprit qui est vicié à la base. Le mal est dans la formation des maîtres qui ne sont pas préparés à ce qu'ils ont pour mission essentielle de réaliser: orienter des adolescents vers leur vie d'adulte, leur proposer une culture générale et une préparation intellectuelle. Les professeurs sont des fonctionnaires et non des militants. Toute idée de réforme réelle les transforme en hérissons.

Ils ne sont pas et ne veulent pas être des éducateurs. Ils ne veulent pas modifier l'état des choses qui les a fait souffrir eux-mêmes, parce qu'ils sont arrivés de l'autre côté de la chaire. On peut faire un peu de travail dans un lycée ou un autre: un travail émietté, du gaspillage de forces, d'idées, de nerfs.

C'est une belle mystique que celle de la patience rédemptrice. Mais en l'occurrence elle ne vaut rien, car il s'agit d'efficacité, et d'efficacité à court terme. C'est dans dix ans que l'enseignement en France aura perdu les pédales si on ne l'anime pas d'une sève intérieure totalement nouvelle.

Ce n'est pas dans trente ou cinquante ans.

Pour être efficaces il faut s'organiser, s'unir, rassembler les forces et les idées. Après, on peut avoir un espoir de progrès et d'influence générale.

Il ne s'agit pas de faire un organisme parmi les autres, un système ajouté aux systèmes; il s'agit d'organiser une idée-force, de l'aider à s'exprimer et à se réaliser concrètement.

D'abord, il faudrait pouvoir lancer un lycée expérimental, et par là éveiller des soupçons et engendrer d'autres expériences.

J'entends par lycée expérimental une maison d'éducation au niveau secondaire où tout serait mis en œuvre, par une équipe de militants, pour faire éclater les objections et présenter un ensemble qui tienne debout. Où les jeunes soient à la fois heureux et sérieusement formés.

Je ne dis pas qu'on réussira tout de suite, j'ai assez fait l'expérience des gens buttés. Mais on réussira plus vite si l'on prend tous les moyens. Il s'agit de prouver que les principes d'un enseignement communautaire, individualisé et éducatif de toute la personnalité, sont plus à même que les systèmes classiques de répondre aux besoins des adultes de la fin du siècle.

Le lycée ne serait pas — ne doit pas être — une expérience sur des jeunes. Ce sont les maîtres qui s'expérimentent, ce sont eux qui avant tout se forment, se forgent un mode de travail, une discipline d'action, une collaboration, une efficacité et un idéal.

Le lycée expérimental serait donc avant tout une école d'éducateurs; de là pourraient naître des vocations véritables et de là pourraient partir des générations mûes par un esprit nouveau; et c'est alors qu'on pourra

attendre quelque chose de valable dans les lycées traditionnels.

Le lycée expérimental ne serait pas fait tout d'un bloc, comme on monte un ensemble sportif ou un HLM. On le construirait peu à peu, année par année; l'expérience devrait dès le départ bâtir une tradition.

Il me semble indispensable, maintenant que j'ai pu aborder la question par les deux bouts, de construire, non pas à partir des petites classes, mais à partir des *terminales*. Ceci est fondamental, non seulement parce que cela donnera un résultat (peut-être fort médiocre du reste) dès la première année, mais parce qu'un esprit dans une maison se construit par la tête; c'est la promotion terminale qui fait un esprit. Des 6^o et même des 3^o ne peuvent pas mettre une ambiance dans un lycée, de la même manière que le peuvent les « terminales ».

Si l'on veut que la coopération des jeunes soit maxima, il faut que les jeunes puissent répondre, et pour cela il faut une certaine maturité.

Enfin, il n'est pas bon que ceux qui ont participé aux premières années de la mise en place, stagnent longtemps encore dans la maison.

Note sur la mixité

J'insiste sur un point qui nous a semblé important. Ceux qui ont vécu dans un lycée mixte ne mesurent pas la chance qui a été la leur. Et d'ailleurs, ils n'ont pas eu l'occasion de tirer le profit véritable de cette chance. Dans le travail des équipes, la complémentarité des goûts, des idées, des points de vue, est si frappante que je ne puis plus concevoir une école secondaire qui ne serait pas mixte.

La vie est mixte. Artificiellement, on a séparé les sexes pendant l'enfance et l'adolescence, et le résultat est catastrophique: à la sortie du secon-

daire, gars et filles se rencontrent dans la vie, mais surtout dans l'Université. Le drame des sous-basements de la vie estudiantine est là. (Voir « Les Cousins »...)

Il ne faut plus accepter d'entendre parler de distinction des sexes dans l'école. J'ai fait la même expérience à l'école primaire en Algérie.

VII. Vers une éducation de tout l'homme

Le monde actuel subit une grande crise. Il est indispensable de bien en connaître les causes et les conséquences. Et il appartient à l'Éducation avant tout d'en rechercher les solutions.

L'homme actuel est un inadapté.

Inadapté dans sa vie professionnelle, dans sa vie sociale ;

inadapté par rapport au monde que lui prépare la science.

Inadapté dans sa vie familiale ; inadapté dans sa vie intime.

L'éducation n'est pas un effort pour adapter l'homme à une sorte de vie supérieure, il ne s'agit pas de faire un surhomme.

Notre travail consiste à réconcilier l'homme avec soi-même. Réadapter, rééduquer ce malade qu'est l'automate du XX^e siècle.

Il faut retourner voir ce qu'est la nature humaine, ses aspirations profondes, ses besoins essentiels, pour être capables de savoir dans quelles directions devra porter l'effort éducatif.

Comment préparer les hommes de la fin du siècle à une meilleure adaptation ? D'une part, la Science *unie à l'Art*, s'efforce de réconcilier la technique avec la nature, et de la mettre au service du bonheur social des hommes. D'autre part, l'éducation *unie à la médecine* s'efforce de faire connaître l'homme à lui-même, et de l'aider à être de plus en plus maître de soi.

L'Éducation de demain devra être totale, c'est-à-dire qu'elle aura à former tout l'homme. Son corps, sa psychologie, son intelligence, sa liberté, son sens social.

A mon sens, il faudra baser tout effort éducatif sur trois piliers immuables :

1^o) *Éducation communautaire*, par la promotion du travail d'équipe, du sens social, de la responsabilité et de la discipline collective.

2^o) *Éducation personnelle*, par l'individualisation de l'enseignement, l'importance primordiale accordée au travail personnel et à la formation dynamique de la liberté et de l'expression.

3^o) *Éducation ouverte* par le fait qu'elle s'adresse à toutes les forces vitales de l'homme, et parce qu'elle refuse de s'enfermer dans les systèmes ; c'est là la forme moderne qu'il faut donner au terme de laïcisme.

Il me reste à souhaiter que mes élucubrations ne soient pas trop idéalistes, et pour cela, qu'elle trouve des auditeurs, et surtout des collaborateurs.

JEAN ET MARIE CHABANNES